Ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal

Autor(en): **Dupraz, Laure**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **74 (1945)**

Heft 2

PDF erstellt am: **30.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1040771

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal

Ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal, telle est la prière que nous faisons plusieurs fois par jour. Avons-nous réfléchi que cette même prière, notre prochain pourrait parfois nous l'adresser à nous, et spécialement ce prochain qui nous est plus particulièrement confié : nos élèves ?

Avons-nous réfléchi que notre attitude, notre manière d'être et d'agir peut ancrer en eux certains travers de caractère, certains défauts, alors que nous sommes là pour les aider à s'en défaire ?

Avons-nous réfléchi que les actes répétés renforcent l'habitude et que si, par maladresse, par manque de réflexion, nous poussons l'enfant à un geste fâcheux, par exemple, nous laissons se créer ou s'accentuer en lui une tendance qui risque d'alourdir sa vie ? Avons-nous jamais songé que nous sommes parfois quelque peu responsables de l'entêtement de nos élèves ?

Il peut ne pas être inutile de nous arrêter à cette dernière question. Très souvent, de nos jours plus que jamais, l'enfant qui s'entête n'est pas quelqu'un qui défend une conviction avec obstination. Il ne sait pas ce qu'il veut, il n'a pas assez d'énergie pour cela. Il sait seulement qu'il veut échapper à celui qui lui commande. Il fait alors échec par son inertie à l'ordre auquel il se refuse ; il se replie sur lui-même de manière à enlever à l'éducateur toute prise sur lui. Son attitude est au fond un aveu de faiblesse : il ne s'affirme pas, il se dérobe. Chose grave, s'il se laisse aller, il s'accoutume rapidement à se protéger de cette façon-là.

Actuellement, l'enfant qui arrive en classe est généralement, en ville tout au moins, plus faible physiquement que les enfants du même âge il y a quelques années. Ce fait s'explique en grande partie par les conditions de la vie qui, en raison des difficultés qu'elles entraînent, alourdissent la tâche de l'éducateur.

De plus, l'abus de la radio, les récits de guerre, l'insécurité générale qui crée une atmosphère d'angoisse, ont un retentissement néfaste sur le système nerveux des enfants. Ce système nerveux est souvent encore mis à rude épreuve par le contre-coup de difficultés d'ordre respiratoire, plus ou moins conscientes, mais plus fréquentes aujourd'hui qu'autrefois (question de végétations, d'asthme, etc.). L'enfant ressent un malaise latent qui provoque une irritation perpétuelle : pour un rien, les scènes éclatent et l'enfant s'entête.

En outre, par la faute des événements, trop de mères de famille n'ont pu prendre le temps de veiller à ce que l'évolution de la première

enfance se fasse normalement. (Et, malheureusement, d'autres, qui auraient pu prendre ce temps, ne l'ont pas fait.) Talonnées, harcelées, bousculées par les soucis, les besognes matérielles qui se chassent les unes les autres et que, souvent, elles ont dû porter seules, parce que le père était mobilisé, elles n'ont pu assurer une « enfance » véritable à leurs enfants. Elles n'ont pu leur donner les habitudes de régularité nécessaires à l'établissement de l'équilibre nerveux. L'enfant était le malheureux obstacle, perpétuellement sous les pas, de la cave au grenier ; il importunait par ses questions hors de propos, sans relations avec les préoccupations tyranniques du moment présent. Il n'a pas trouvé la tendresse dont il avait besoin pour s'épanouir, il a eu le sentiment qu'il était « de trop », il s'est « retiré du jeu » pour éviter les contacts désagréables avec l'autorité. Tout ce qui représente cette autorité lui est bientôt apparu comme une menace dont il fallait redouter l'approche : il en a conclu que lorsque la rencontre était inévitable, il fallait se dérober comme on pouvait.

Parce que, trop souvent, les circonstances ne leur en ont pas laissé le loisir, les mères n'ont pu apprendre à leurs enfants à jouer avec suite, de manière à acquérir les premiers rudiments de l'attention volontaire. L'enfant n'a pas appris à centrer sa conscience, à « se ramasser » en face d'un objet sans se laisser aller aux sollicitations du dehors. Plus grand, il aura peu de force de concentration et sera, de ce point de vue encore, un faible. Inconsistant, il sera sans « cran » devant la difficulté et, au lieu de faire face, il se retirera en lui-même et s'entêtera.

Cette tendance sera encore plus marquée si l'enfant n'a pas franchi normalement la période de son développement dite phase d'opposition. Chacun sait, en effet, que, vers trois ans environ, ayant appris à marcher et à parler, les bébés prennent conscience de leur petit personnage, et, pour l'affirmer, disent résolument « non » à tout ce qui leur est proposé ou imposé. Si l'éducateur a laissé ce négativisme s'installer chez le petit au lieu de réagir avec habileté, l'enfant entre à l'école prêt à toutes les crises d'entêtement.

Les circonstances extérieures lui offrent alors un milieu on ne peut plus propice à la réalisation de ces crises. En effet, en face de ses condisciples, l'enfant que nous avons décrit éprouve tout de suite sa faiblesse de façon aiguë. S'il ne réussit pas immédiatement, il en ressent une humiliation, quelquefois une jalousie, qui, s'il ne les refrène pas, se traduisent par un sentiment habituel d'infériorité ; ce sentiment s'ajoute à sa faiblesse naturelle, d'où des crises d'entêtement qui vont s'aggravant. — On retrouvera ces crises, d'ailleurs, plus sérieuses encore, dans les classes des cours supérieurs où l'état de fatigue de l'organisme en plein développement contribue à expliquer l'attitude de l'enfant.

Pareils élèves sont une des croix les plus lourdes des maîtres d'école. Rien n'est plus exaspérant que ces figures fermées, ces airs butés, ces regards qui se dérobent, à moins que l'écolier ne fasse mine de larmoyer, couché sur son pupitre, la tête dans les bras, sourd à toute objurgation. La tentation est alors extrême d'employer la manière forte pour briser cette inertie contre laquelle tout semble impuissant. A ce moment, rappelons-nous que l'enfant têtu est très souvent un faible. Or, pour supporter sans dommage certaines violences, certains cris, certains regards, il faut être singulièrement fort, nerveusement parlant. Dès lors, en se démontant, le maître ne fait qu'aggraver la faiblesse de son élève et renforcer la cause primordiale de l'entêtement ; aussi, pareils procédés entraînent-ils instituteur et écolier dans un cercle infernal. Bien plus, face à ces crises d'entêtement, la possession de soi jusqu'au tréfonds de l'âme est nécessaire. Une attitude intérieure dont l'expression serait : « Je finirai bien par t'avoir, car de nous deux, c'est moi le plus fort », serait désastreuse. Le maître ne doit pas, de son côté, prendre une attitude d'entêtement : elle aurait immédiatement sa répercussion sur l'élève : il se buterait de plus en plus. Alors, l'enfant pourrait dire avec raison : *Ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal.*

Il ne s'agit pas, en effet, d'écraser un adversaire qui a voulu nous tenir en échec, il s'agit d'aider un enfant qui est la victime de sa faiblesse qu'il n'a pas dominée. Dès lors, il faut être assez bon et assez finement intelligent pour ne pas le laisser s'enferrer dans son attitude. Il faut savoir quelquefois tendre la perche et, par exemple, demander un service à l'enfant qui essaie seulement de nous impressionner par sa dignité. Très souvent ce dernier ne sait plus comment sortir d'embarras ; il sera heureux de l'occasion qui lui est offerte de renouer les relations sans drame apparent. Mais au maître, alors, de savoir tirer parti avec habileté du nouvel état de la situation pour faire remettre les choses en ordre.

Quand un enfant boude sérieusement, il peut y avoir lieu de sembler l'ignorer ; pas de scène en classe, qu'on l'avertisse simplement devant tout le monde qu'on le verra après l'école. Cette manière de procéder délivre le coupable des spectateurs : il n'aura pas la tentation de continuer à jouer un personnage pour un public. Du même coup, on coupe court à la contagion résultant d'une explication violente, on supprime le risque éventuel d'un entêtement collectif. Dans l'entretien qui suivra, le maître s'efforcera de faire reconnaître ses torts au coupable et l'amènera à présenter des excuses devant toute la classe, s'il a manqué devant toute la classe. (Mais qu'il aït le triomphe modeste !) Il tâchera de parler un langage que l'élève entende, qui soit à sa portée, qui lui prouve bien que le maître ne parle pas pour

le plaisir de s'entendre faire un discours, mais pour l'aider à sortir d'une situation dans laquelle il est malheureux. Il est utile de connaître la corde sensible pour en jouer à l'improviste au moment où l'enfant ne songe pas à se défendre sur ce point-là, afin de lui faire prendre une résolution positive basée sur des motifs qui lui sont particuliers.

Cette thérapeutique demande un doigté particulièrement délicat — nous ne le savons tous que trop — et une persévérance inlassable, car les crises d'entêtement ne disparaissent pas du jour au lendemain.

D'autre part, dans ce domaine aussi, prévenir vaut mieux que guérir : *ne nous induisez pas en tentation.* Il faut éviter de créer l'entêtement par suggestion et veiller, lorsqu'on est à bout de patience, à ne pas faire des compliments de ce genre : « Tu es et tu seras toujours le même entêté, tu es bien de ta famille. »

Lorsqu'on sent qu'une crise est imminente, il faut s'efforcer de la détourner. Si l'on sait, sans avoir l'air d'y toucher, diriger l'attention de l'enfant vers un effort dont il est capable à ce moment et qui l'intéresse, on l'aide à échapper à la tentation.

Mais il faut surtout chercher à créer l'atmosphère de confiance et de sécurité qui a manqué à l'enfant et lui donner la conviction que tout ce qui est règlement et observation n'est pas là pour le brimer ou l'inquiéter, mais est, au contraire, chose naturelle à laquelle il est simple de se soumettre. Enfin, quand tout va bien, sans insister trop, il faut fournir les motifs dont l'influence se fera sentir au moment de la crise.

Tels sont, du simple point de vue psychologique, quelques-uns des moyens qui permettent de lutter contre l'entêtement de nos élèves. Il faut avoir la loyauté d'avouer que notre latin est souvent court à ce propos et que si, dans ce combat, nos élèves en étaient réduits aux seules forces naturelles, les résultats seraient bien décevants. Mais le maître ne doit pas oublier que des forces se liguent avec lui dans l'âme de l'enfant et que ces forces-là sont toutes puissantes. Ce sont celles que les sacrements ont déposées en l'enfant, celles que le maître chrétien demande pour ses élèves — mais aussi qu'il sollicite humblement pour lui — quand il répète : *Ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal.* Et qu'il sache encore que la prière à elle seule ne suffit pas. C'est toujours là qu'on en revient en éducation : le sacrifice et le renoncement à soi-même sont nécessaires. Il faut, pour l'amour des enfants, prendre sa croix et la porter ; il le faut, à l'exemple de l'Enfant qui devait, un jour, porter la croix pour racheter le monde.

LAURE DUPRAZ.